



TADEUX KUBA/ALEIN MICHEL

21 AOÛT > ROMAN France

L'empreinte des corps

Sylvie Germain confronte l'âme au passage du temps dans un roman ciselé.



Son dernier livre était un essai : *Rendez-vous nomades*, publié l'an dernier, réfléchissait sur le cheminement de l'âme humaine entre histoire et désir, entre scènes fondatrices et quêtes métaphysiques. Le roman que Sylvie Germain publie à la rentrée, *Petites scènes capitales*, creuse le même sillon en revenant à la littérature. Les premiers souvenirs de Lili remontent à l'immédiat après-guerre, qui la laisse orpheline ; ils s'échelonnent jusqu'à la fin du XX^e siècle. Dans une narration au présent, qui semble sur le mode mineur, le roman égrène ces petites scènes, où se donne peu à peu à lire le personnage dans son intimité, dans ce qu'elle a d'unique. Née dans un très silencieux appartement parisien où elle apprend vite qu'elle n'a pas de maman, Lili reçoit une belle-famille où tentent de se recoudre les plaies de la Seconde Guerre mondiale. A travers ses émerveillements et ses craintes, le monde se déploie petit à petit, un monde bruisant d'oiseaux et de reflets du soleil, un monde compliqué d'adultes erratiques, un monde où les deuils et les joies s'enfantent à tour de rôle. L'adolescence, les primes

amours la mèneront du côté des expériences de communautés des années 1970, puis vers l'art. Sa vie s'écoule, en juxtaposition de vignettes qui convoquent chacune la suivante, et l'un des grands mérites de la construction est de faire la part belle à toute une galerie de personnages qui se débattent avec leur réalité et leurs doutes : le père vieillissant seul, le demi-frère cherchant Dieu dans la pantomime et le secret de ses origines, la sœur et la belle-mère jouant à cache-

Sylvie Germain ne cherche pas à dominer: on a l'impression que les histoires se déploient sans intervention démiurgique, que les personnages vivent leur vie.

cache entre elles et pour elles-mêmes... L'intrigue, plus ténue que dans *Magnus* (prix Goncourt des lycéens en 2005), plus pacifiée que dans *Jours de colère*, le premier grand succès littéraire de Sylvie Germain, est ici davantage un reflet de l'écoulement du temps, qui imprime son mouvement aux vies humaines. Les histoires de famille répondent aux événements du siècle, les

poursuivent dans l'intimité de chaque vie, précieuse : nul personnage-prétexte, nulle dissertation. Chacun expérimente, et l'auteure laisse la recherche se faire.

Car Sylvie Germain ne cherche pas à dominer : on a l'impression, à lire le roman, que les histoires se déploient sans intervention démiurgique, que les personnages vivent leur vie. C'est dans les détails que se cache l'habileté de l'écrivain : dans les images, dans quelques regards aux fenêtres éclairées, dans « le fugace embrasement d'un arbre et du soleil »... Ces petites scènes sont véritablement « capitales ». Elles permettent de donner un autre accès à la conscience de Lili, la rendant vivante de manière quasi surnaturelle. Et la Lili vieillissante, assise au bord d'un lac de barrage qui a englouti ses souvenirs comme le temps, est bien la même que la petite fille qui se balançait désespérément : le temps a passé, en deux cents pages, mais l'âme a gardé l'empreinte des corps qu'elle a connus. L'écriture rend sensible l'émotion, et le roman vivant.

FANNY TAILLANDIER

Sylvie Germain

Petites scènes capitales

ALBIN MICHEL

TIRAGE : 35 000 EX.

PRIX : 19 EUROS ; 246 P.

ISBN : 978-2-226-24979-1

SORTIE : 21 AOÛT



9 782226 249791

21 AOÛT > ROMAN France

Le tour de Frank

Héros entre chien et loup d'une histoire triste (celle de la France), Frank est-il la *Matière inflammable* du nouveau roman de Marc Weitzmann ?



Il y a des êtres qui ne sont que pulsions contraires, contrastes trop violents. Frank, le triste héros mélancolique (plus, sans doute, qu'il ne se l'avoue lui-même) d'*Une matière inflammable*, le nouveau roman de Marc Weitzmann, est de ceux-là. S'il

est issu d'une famille brillante de juifs laïques et rive gauche, c'est par la mauvaise branche, celle d'un père animateur théâtral en province qui pourrait passer pour falot face à la figure imposante et excessive d'un grand-père arbitre à Paris des élégances intellectuelles... S'il rumine quelque rêve d'austère exigence, d'accomplissement littéraire et de tour d'ivoire (sans manquer d'arguments d'ailleurs, personnels et stylistiques, pour fomenter de tels songes), il ne les réalise d'abord que dans le cadre un peu contraint d'une collaboration avec le « Bulletin de l'entrepreneur indépendant » et « L'Usine nouvelle », ainsi qu'en se prêtant au travail de nègre pour son ami l'économiste Patrick Zimmermann, à propos d'une biographie de Jeremy Bentham, déjà plagée

JULIEN FLASIMAGNE



Marc Weitzmann

d'un mémoire universitaire... Arrêtons nous là. De quoi ce Zimmerman est-il le nom pour Frank ? A tout le moins, d'un sévère effet de réel. Une exagération grotesque et pourtant enviable de lui-même. Fêté comme il se doit par les siens, « vitrifié » par le désir social, Patrick Zimmermann, son brome socio libéral, est dans la France des années 90 qui s'adonne avec délice aux joies de la morosité et de la moisissure, quelque chose comme un artefact, un produit manufacturé reproductible à grande échelle... C'est aussi, et ce n'est pas rien, le mari de Paula, l'une des plus jolies névroses de Paris, qui ne trouve d'autre remède pour se distraire un peu de ce qui la meut (Israël, la Shoah, son père, ceux qui pourraient

en tenir lieu) qu'en la mondanité et l'adultère. L'un et l'autre faisant finalement plutôt les affaires de Frank... Jusqu'à ce que le temps passe, les années, et que se révèle avec eux le poids d'un truc qui pourrait être la fatigue et qu'il n'est pas interdit de nommer tragédie.

Donc, Marc Weitzmann a rechuté. Après *Quand j'étais normal* (Grasset, 2010), il poursuit sa réécriture de notre « roman national » par où il fuit, se délite, ne ressemble plus à grand chose d'autre qu'un grand cadavre à la renverse. Il le fait avec une sauvagerie qui ne se dément pas et s'en prend moins aux personnages (bien sûr, plane sur tout le livre le fracas de l'échec de DSK, mais en ce qu'il signe celui d'une génération peu à peu dévoyée) qu'à l'époque. Ce Frank qui peine à rentrer dans la danse et ne parvient pas à s'empêcher d'assister au bal est un héros de notre temps. Weitzmann, qui sait qu'un romancier n'est pas (qu')un juge, le restitue, lui et les siens, dans tout l'éclat de leurs désastres. C'est très joliment fait. Ce n'est vraiment pas drôle, mais mieux vaut en rire.

OLIVIER MONY

Marc Weitzmann

Une matière inflammable

STOCK

TIRAGE : 9 000 EX.
PRIX : 20,50 EUROS ; 368 P.
ISBN : 978-2-234-07165-0
SORTIE : 21 AOÛT



9 782234 071650

22 AOÛT > ROMAN France

Le roman de Renard

Le dernier roman de Yannick Haenel raconte l'errance d'un homme désocialisé et une révolution sous l'égide d'un renard blanc, divinité africaine du chaos.



Le ciel pour couverture et la terre pour oreiller, tel est l'idéal du lettré chinois qui s'abreuve de vin et de poésie. L'aspiration au dénuement, le narrateur du dernier livre de Yannick Haenel la ressent également. L'homme de 40 ans qui travaille en ban-

lieue cesse un jour toute activité, décide de troquer sa vie de salarié saumâtre contre le vide d'une existence sans attaches. Ce vide, le suicide social l'appelle « l'intervalle », un sentiment indescriptible entre « bouffée de joie », « déchirure » et « immense souffle ». « Est-ce que ça étouffe, est-ce que ça délivre ? Les deux : c'est comme si vous tombiez dans un trou et que ce trou vous portait. » Peu lui chaut le confort. Il vit désormais dans une voiture, même pas la sienne, celle prêtée par un copain parti en Afrique. Ses journées, il les déploie en errances alcoolisées dans le XX^e arrondissement de Paris - Belleville, Couronnes et Père-Lachaise. Et parfois en lectures : *Les rêveries d'un promeneur solitaire* de Rousseau, *En attendant Godot* de Beckett trouvé dans la boîte

CATHERINE HÉLIE/GALLIMARD



Yannick Haenel

à gants de son véhicule, un essai de Marx sur la Commune traînant à la piscine où il se rend régulièrement pour se laver... Le bouquin appartient à une excentrique Polonaise surnommée la Reine de Pologne qui ne se baigne pas faute de savoir nager. Quand il l'aborde dans la rue

pour le lui rendre, ce n'est pas le coup de foudre de la fleur de l'âge mais l'urgence des naufragés au mitan de leur vie. *Sex, vodka & anarchy* ! Ces deux-là font l'amour sur les tombes du cimetière du Père-Lachaise...

Au cours de ses pérégrinations, le héros découvre un renard pâle sur une fresque dans un bistro. On l'informe qu'il s'agit d'une divinité qui, selon un mythe dogon, sème la zizanie dans le monde. Plus tard c'est un étrange symbole en forme de poisson sur un mur qui l'interpelle, ainsi que des slogans : « La société n'existe pas », « La France, c'est le crime », « l'identité = malédiction ». Son amante polonaise n'est pas surprise, elle l'introduit dans le milieu vaudou parisien. Un griot lui parle du renard blanc, dieu du chaos. Et le nomadisme de virer en projet de révolution sous l'égide du goupil. Mais la révolution était là au départ, dans la puissance poétique du rien de « l'intervalle ». Battre le pavé, c'est déjà tout un programme, comme le dit si bien Walter Benjamin cité en épigraphe : « *Vaincre le capitalisme par la marche à pied.* »

SEAN J. ROSE

Yannick Haenel

Les renards pâles

GALLIMARD

TIRAGE : 12 000 EX.
PRIX : 16,90 EUROS ; 192 P.
ISBN : 978-2-07-014217-0
SORTIE : 22 AOÛT



9 782070 142170

4 SEPTEMBRE > RÉCIT France

L'archange diabolique

Dominique Noguez revient sur une passion amoureuse survenue en 1993.



« Je vais essayer de tout dire. J'ai un retard de sincérité à rattraper, il y a longtemps que j'y pense. » Ainsi s'ouvre le nouveau livre de Dominique Noguez. Ni un roman, ni un essai, ni une des « études plus ou moins savantes » dont il a le secret. Voici le récit

d'une expérience. Du « tourbillon puissant » survenu dans la vie de l'auteur des *Derniers jours du monde* (Robert Laffont, 1991) en 1993.

Lorsqu'il fait la connaissance, à un colloque de la Société des gens de lettres, de Cyril Durieux. Un garçon blond, aux yeux bleu foncé et aux lèvres bien dessinées, qui porte ce jour-là tee-shirt et caban. Un « archange diabolique », conscient de la séduction qu'il exerce sur les autres, qui va chambouler Dominique Noguez au plus haut point. Seize ans après les faits, celui-ci nous ramène à une époque sans téléphone portable, où l'on s'adresse des fax. Peu à peu, tout en accompagnant l'écrivain et le jeune homme dans des musées, des théâtres, des restaurants, des cocktails ou des lits, le lecteur découvre la personnalité complexe de Cyril. Un fils de diplomate qui travaille dans une banque rue Cambon, prétend écrire un roman, aime la rhétorique mais s'emmêle parfois les pinces avec ses litotes. Un « grand pourvoyeur d'espérances » qui res-



Dominique Noguez

semble à la fois au torero El Juli et à l'acteur Tom Cruise. Et peut déclarer : « Finalement, je fais toujours l'amour de guerre lasse. Je fais presque toujours l'amour de guerre lasse. »

Une année qui commence bien est le texte intense, sincère et touchant d'un être ayant assez peu « de propension à l'exhibition » et peu enclin à la confession. Un Dominique Noguez qui n'a pu taire des moments brûlants de son existence passés aux côtés, ou dans l'attente, de celui dont il fit le dédicataire des *Martagons* (Gallimard, « L'infini », 1995, prix Roger-Nimier, repris en Folio). Noguez fait des retours en arrière, anticipe, agrmente son récit de considérations diverses. Et sonde avec justesse « cette alternance d'horreur et de joie que peut-être l'amour ».

ALEXANDRE FILLON

Dominique Noguez
Une année qui commence bien

FLAMMARION

TIRAGE : 5 000 EX.
PRIX : 20 EUROS ; 380 P.
ISBN : 978-2-08-130607-3
SORTIE : 4 SEPTEMBRE



22 AOÛT > PREMIER ROMAN France

Le diable au corps

La rédemption d'un jeune tête à claques, branché et immoral.



Le narrateur et héros du premier roman de **Fabien Prade** n'est guère plus âgé que celui du *Diable au corps*, de Radiguet, chef-d'œuvre mais aussi roman générationnel. Et il est tout aussi immoral. Mais d'une façon plus « moderne », et la comparaison s'arrêtera là.

Théo, donc, est un fils de bourgeois cathos de gauche, un glandeur professionnel qui tue son temps à mater et draguer les filles, picoler et faire la « fête », et s'adonne assidûment à la ganja. Herbe qui, par ailleurs, lui fournit une certaine aisance financière : pas vraiment dealer, notre nouvel ami fait office de modeste « dépanneur » pour les consommateurs des beaux quartiers. Déluré, macho, obsédé sexuel, horripilant de suffisance et d'égoïsme, seul son humour le sauve. Un jour, par hasard, il croise Diane, une fille de la grande bourgeoisie, dont il tombe illico raide amoureux. Mais la belle est fiancée à Max, un garçon bien sous tous rapports, façon gendre idéal. Leur mariage doit suivre bientôt.

Alors Théo va se lancer dans une folle entreprise :

conquérir sa belle, tout en semant la zizanie dans son futur couple. Pour ce faire, il s'immisce, rencontre Max, avec qui le courant passe bien (trop bien), et essaie de le débaucher. Alcool, jeu, drogue, teufs, filles ? Mais le garçon, décidément nickel, résiste à toutes ses tentatives, y compris au dîner en trio qu'il était parvenu à goupiller. Un fiasco. Et le temps presse : les bans vont être publiés... L'amoureux transi et obstiné n'hésite plus : il manigance une grosse trahison. Parviendra-t-il à ses fins, ou un obstacle imprévu le ramènera-t-il à un peu plus de raison et de droiture ? Suspense...

Parce que tu me plais est une jolie comédie dans l'air du temps, où certains jeunes bobos se retrouveront. Fabien Prade, tout juste trentenaire, journaliste « chébran » devenu scénariste, a du talent, de la verve, et un sens certain de la satire. Un seul bémol : certaines de ses phrases mériteraient une version sous-titrée, par exemple : « Sa weed était presque fluo, rarement vu une skunk aussi chimique de ma vie. » Yo !

JEAN-CLAUDE PERRIER

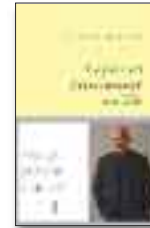
Fabien Prade
Parce que tu me plais
NIL

TIRAGE : 4 000 EX.
PRIX : 14 EUROS ; 128 P.
ISBN : 978-2-84111-676-8
SORTIE : 22 AOÛT



21 AOÛT > RÉCIT France

Papattitude



Sur France Culture, une journée spéciale est consacrée à la fin de l'espèce humaine. Les substances chimiques et autres perturbateurs endocriniens modifient le système hormonal de telle sorte que la production de spermatozoïdes a diminué de moitié en l'espace d'un demi-siècle dans les pays industrialisés... A la conférence de rédaction, quelqu'un a lancé : « Vous en connaissez beaucoup des mecs, entre nous, qui vous diraient qu'ils sont stériles. » Et le directeur de la chaîne, Olivier Poivre d'Arvor, de répondre : « Oui, j'en connais un. Très bien. C'est moi. » Non seulement **Olivier Poivre d'Arvor** ose le dire, mais il le raconte avec une déroutante sincérité dans son dernier livre. L'auteur n'épargne rien au lecteur, les humiliantes étapes par lesquelles il faut passer : la masturbation pour le spermogramme, les rendez-vous avec les spécialistes qui vous expliquent d'emblée que vous avez des spermatozoïdes peu nombreux, peu mobiles et mal formés (oligoasthénospermie) pour enfin vous révéler

Olivier Poivre d'Arvor

GRASSET



qu'il y a un problème de production tout court (azoospermie). Mais dans ce livre, la stérilité apparemment centrale est paradoxalement secondaire. Le vrai thème est le désir d'enfant. Désir d'enfant, et partant de transmission, d'un homme à 40 ans passés. Cet écrivain, ancien diplomate, hédoniste patenté, deux fois divorcé, qui avait parcouru le monde et collectionné les femmes, veut un enfant, mais seul... Le couple, la famille sur le modèle avec papamaman, très peu pour l'auteur du *Voyage du fils*... C'est là qu'intervient le miracle d'Amaal, une fillette de 7 ans rencontrée au Togo par l'entremise d'un vieil ami, Pierre, un homo installé dans ce pays avec son partenaire footballeur et la joyeuse tribu de frères de ce dernier... Amaal est la nièce orpheline de cette fratrie africaine. Elle deviendra la fille d'Olivier Poivre d'Arvor. C'est la rencontre entre le désir d'enfant d'un quadra stérile et le besoin de filiation d'une petite Togolaise. Et avant l'adoption, un chemin de croix (calvaire administratif oblige) qui nous est relaté avec tendresse. S. J. R.

Olivier Poivre d'Arvor
Le jour où j'ai rencontré ma fille
GRASSET

TIRAGE : 15 000 EX.
PRIX : 18 EUROS ; 264 P.
ISBN : 978-2-246-80664-6
SORTIE : 21 AOÛT



29 AOÛT > PREMIER ROMAN France

Serge et le loup

Un biopic inspiré, sur la vie tourmentée du compositeur Prokofiev.



Animateur sur Radio Classique, auteur d'un livre sur la pianiste Martha Argerich et d'un autre d'entretiens avec la cantatrice Teresa Berganza (parus chez Bouchet-Chastel, 2010 et 2013), **Olivier Bellamy** est un connaisseur de la musique classique. Mais, si

l'on en juge par ce roman, son premier, son érudition est aimable et non dénuée d'humour, et il possède suffisamment de fantaisie pour s'être intéressé à Sergueï Prokofiev, l'un des plus grands compositeurs russes du XX^e siècle et de tous les temps, l'un des plus prolifiques, mais aussi un personnage hors normes. Incarnant jusqu'au bout de ses doigts de pianiste « l'Artiste » absolu, dans ce qu'il a de meilleur (le génie) et de pire : égoïsme, mégalomanie, sauvagerie, démesure. Un « tout pour la musique » qui lui a fait sacrifier à son art sa propre liberté, mais aussi le bonheur des siens, de sa femme en particulier, Lina, arrêtée lors des grandes purges stalinienne de 1948 orchestrées par Jdanov, et condamnée à vingt ans de goulag en Sibérie. C'est cette destinée tragi-comique des Prokofiev qu'Olivier Bellamy a choisi de mettre en mots, avec originalité, élégance et empathie.

Après un prologue situé en 1983 où la survivante



Olivier Bellamy

Lina Prokofiev (elle est morte en 1989, à 91 ans) exige d'enregistrer sa version de *Pierre et le loup* aux mythiques studios d'Abbey Road, à Londres, fidèle à ce qu'aurait souhaité son défunt mari, six épisodes se succèdent, en flash-back. Prokofiev à Paris, en 1932, vivant dans le confort avec Lina et leurs deux fils, fêté par ses amis, Poulenc ou Nabokov, composant et disant tout le mal qu'il pense de ses compatriotes (et rivaux) Rachmaninov, Stravinsky ou Chostakovitch, qu'il retrouvera plus tard à Moscou.

Car Prokofiev a d'ores et déjà décidé de regagner la mère patrie, de se mettre au service du peuple russe, tout en ne partageant pas les idées de Staline et de ses sbires. « *Ils ne vont pas envoyer Mozart en Sibérie* », pensait l'ancien enfant prodige. Certes pas. Mais, dès le retour du Maître au pays, en 1935, et en dépit d'un statut privilégié qui suscitait d'ail-

leurs pas mal de jalousies chez les musiciens apparatchiks du régime, il doit faire face à des tracasseries administratives, à des brimades. Qui, durant la guerre, se transformeront en censure, en interdiction de quitter l'URSS pour donner des concerts. C'est le moment que choisit le compositeur pour abandonner Lina et les enfants au profit de sa maîtresse Mira Mendelssohn, une Juive stalinienne avec qui il vivra jusqu'à sa mort. Lorsqu'en 1948 Lina sera arrêtée – lui-même, comme Chostakovitch, étant mis à l'index, sur la fameuse « liste noire », pour cause de « formalisme » –, il ne tentera pas grand-chose, et son fils aîné, Sviatoslav, lui en voudra toute sa vie.

Prokofiev, après un *Cyrano de Bergerac* testamentaire, est mort de maladie, le 5 mars 1953. Selon la légende, il aurait eu juste le temps d'apprendre et de savourer la mort de Staline, survenue le même jour, du moins officiellement. On pense, en fait, que le tyran était décédé quelques jours plus tôt, dans sa datcha. Comme un vieux loup solitaire, dans la gueule de qui Prokofiev était venu se jeter, aveuglé par son patriotisme et sa foi en sa musique. J.-C. P.

Olivier Bellamy

Dans la gueule du loup

BUCHET-CHASTEL

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 15 EUROS ; 192 P.

ISBN : 978-2-283-02667-0

SORTIE : 29 AOÛT



9 782283 026670

28 AOÛT > ROMAN France

La fesse et le goupillon

Ludovic Roubaudi signe une espèce de roman-feuilleton gentiment immoral.



La crédulité étant, comme chacun sait, l'un des traits de caractère les plus répandus parmi l'espèce humaine, il y aura toujours des petits malins sans scrupule pour l'exploiter. Ainsi le beau Rodolphe, le nouveau héros de Ludovic Roubaudi, qui a

reçu du Seigneur quelques dons précieux : une absence totale de sens moral, un joli brin de plume, un féroce appétit pour l'argent et un « mickey maousse ». Très porté sur le sexe, il est rédacteur pour des journaux de charme, songe un temps à devenir « acteur de boules », puis scénariste spécialisé X. Jusqu'à ce qu'il rencontre un personnage qui va changer son destin : Ramon Tripier, alias le Maître, Monseigneur ou Monsieur le Baron, un charlatan, expert ès boniments, lesquels, plus ils sont énormes, plus ils sont gobés aisément par les gogos.

Patron-voyou d'une entreprise de films pornos dont la star est une certaine Gertrud, Ramon est aussi le gourou de l'Eglise du Denier, et de la fondation qui lui est associée, pompe à « phynances » et moyen d'évasion fiscale. Rodolphe, qui est



Ludovic Roubaudi

doué pour les chiffres, devient rapidement l'homme de confiance de Ramon. Confiance pas très bien placée, d'ailleurs.

Le tandem d'escrocs, augmenté de la vieille mère du Maître, une infirme redoutable qui tire les ficelles et se la joue grand genre dans son château de l'Ouest parisien, pourrait continuer à trafiquer dans la joie. Sauf qu'un jour la zélée Gertrud, dans l'exercice de sa fonction, mord si cruellement l'outil de travail de Joao, son partenaire, qu'il succombe. La police va alors s'intéresser aux activités de nos amis, se lancer à leurs trousses et remonter leur piste.

Au château, Ramon, devenu le Baron, et Rodolphe, alias Karl, expert en finance internatio-

nale, tentent de monter une nouvelle embrouille juteuse : à la place du camp de loisirs pour gosses de banlieue que le bon curé veut construire, ils vont proposer à la bourgeoisie locale, ridicule, catholique et réactionnaire, de bâtir un complexe haut de gamme, couverture pour une *reconquista*, une neuvième croisade destinée à bouter les mahométans hors d'Europe. Les dupes cotisent, Rodolphe prospère. Jusqu'à ce qu'un duo de furies, Gertrud et Fabiola, qui l'ont choisi comme sex-toy, viennent tout faire partir en vrille.

Avec ce quatrième roman paru au Dilettante, l'atypique Ludovic Roubaudi ressuscite la sotie, genre qui nécessite du talent, de la plume et de la fantaisie. Et il n'en manque pas. *Le pourboire du Christ*, un peu mené à la manière des feuilletons d'antan, est un gros roman foutraque et réjouissant, pas complètement gratuit : sa morale est que la pornographie et la religion, la fesse et le goupillon, sont les deux opiums du peuple.

J.-C. P.

Ludovic Roubaudi

Le pourboire du Christ

LE DILETTANTE

TIRAGE : 2 222 EX.

PRIX : 20 EUROS ; 320 P.

ISBN : 978-2-84263-753-8

SORTIE : 28 AOÛT



9 782842 637538

21 AOÛT > ROMAN France

Sur liste d'attente



Sandra Lucbert a l'âge de ses personnages. C'est tout ce que l'on sait d'elle. Mais on est à peu près certain qu'elle partage avec eux plus que la date de naissance. Qu'elle les connaît bien, ces

jeunes profs envoyés en banlieue à deux heures de chez eux pour ranger des CDI. Qu'elle a fréquenté la salle H ou L de la Bibliothèque nationale de France et ses étudiants-chercheurs, pâles et frigorifiés. Intellectuels précaires et artistes intermittents, les protagonistes de son premier roman, *Mobiles*, sont sept jeunes Parisiens, amis de lycée, la vingtaine avancée, qui piétinent devant le guichet « Avenir » de leur existence. On les suit le temps d'une année scolaire, calendrier qui rythme la vie de Méta, la brillante agrégée de lettres d'origine hongroise, TZR, titulaire sur zone de remplacement, qui cale sur le chapitre II de sa thèse sur « *L'expérimentation romanesque dans les années 20* ». Elle vit avec Raphaël, qui travaille comme magasinier à la BNF tout en animant la revue *La Norme est triste hélas/Et j'ai lu tous les livres* et en rêvant de réaliser son premier film. Mathias, le frère de Méta, musicien, est le principal promoteur d'un squat d'artistes où tout est en train de dégénérer.

Marianne est « *psychologue clinicienne en attente* » ; Assia, comédienne, est au RMI ; Pauline veut se mettre en disponibilité de l'Éducation nationale... Dans une langue d'élite, truffée de références littéraires – quand le frère et la sœur se donnent rendez-vous dans Paris, ils s'envoient des SMS, citant *Marelle* de Cortazar et *Les chants de Maldoror* –, *Mobiles* parle de la frustration, de l'impuissance d'une génération de jeunes gens dont le capital culturel ne leur assure aucune perspective stable et lumineuse. Le roman n'est toutefois pas seulement un désolant constat sociologique, et on sourit aussi devant l'absurdité de certaines situations, cette obsession de la « *cohérence* », le verbiage codé de chaque tribu...

Une forme d'autodérision bien utile pour tempérer la peur commune et partagée de passer à côté de sa vie. « *De finir comme ça* ». V. R.

Sandra Lucbert

Mobiles

FLAMMARION

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 280 P.

ISBN : 978-2-08-131048-3

SORTIE : 21 AOÛT



9 782081 310483

29 AOÛT > ROMAN Irlande

Succomber... ou pas ?

Un texte sensible sur la perte de repères et l'illusion qu'on peut changer de vie.



Depuis *Finbar's de Dublin*, on sait que les hôtels inspirent **Dermot Bolger**. Qui les voit comme des escalas éphémères durant lesquelles tout semble possible. Illusion, dans la plupart des cas. Sitôt sorti de sa chambre, la « vraie » vie recommence. C'est cette expérience que le romancier irlandais fait connaître à l'un de ses compatriotes, Martin, haut fonctionnaire qui accompagne en mission en Chine un obscur sous-secrétaire d'Etat. Ce soir-là, la délégation est invitée. Martin, lui, choisit de rester seul dans sa chambre d'hôtel. Alors que faire ? Picoler, et se livrer à une séance d'introspection.

Martin a 55 ans, c'est un être terne, gris, sans relief. « *Ennuyé* », reconnaît-il. Il est marié à Rachel, ils ont trois filles, déjà adultes. Leur couple sombre, ils font lit à part, n'ont plus de vie sexuelle. A son image : il n'a aucune ambition professionnelle, aucune confiance dans les hommes qu'il sert, pantins de politiciens qui mènent l'Irlande au désastre. Il éprouve bien encore quelques tentations, Martin, notamment sexuelles. Mais il n'a jamais trompé sa femme. Ce soir, à Pékin, ne serait-ce pas l'occasion ? D'autant que l'hôtel lui fournit, moyennant 400 yuans de l'heure, les services d'une masseuse...

et plus si affinités avec rallonge en euros. Martin va se laisser faire, bien sûr, manquer de dérapage, se reprendre, et réaliser que la chair est triste. Il est trop angoissé, ratiocineur et minable, au fond, pour jouir d'un quelconque plaisir, même clandestin. C'est avec beaucoup de délicatesse et de sensibilité, que Dermot Bolger raconte ce « *momentary lapse of reason* » dans la vie de Martin. Le roman semble toujours en équilibre instable, tout comme le héros. Va-t-il succomber aux avances de la masseuse ? La pauvre femme lui a fait comprendre qu'elle était mère, seule avec son enfant, et qu'elle avait un besoin vital d'argent. D'où ses « *massages complets* ». A défaut de plaisir, et tout en culpabilisant, il aura la satisfaction d'avoir aidé matériellement un être humain qu'il ne connaissait pas quelques heures auparavant, et ne reverra jamais.

Car Martin, bien sûr, ne cédera pas à l'attrait de l'exotisme, et ne saura pas saisir cette occasion unique de tout plaquer et de « refaire sa vie ». Il n'a rien d'un joueur, d'un aventurier, d'un romantique. Il rentrera finir ses jours chez lui, perspective pourtant bien déprimante.

J.-C. P.

Dermot Bolger

Une illusion passagère

JOËLLE LOSFELD

TRADUIT DE L'ANGLAIS (IRLANDE)

PAR MARIE-HELENE DUMAS

TIRAGE : 6 000 EX.

PRIX : 15,90 EUROS ; 136 P.

ISBN : 978-2-07-249476-5

SORTIE : 29 AOÛT



9 782072 494765

29 AOÛT > ROMAN Canada

Le tourbillon de la vie

Plusieurs personnages en quête de consolation composent la fresque intimiste d'*Inside*, première traduction française de la Canadienne **Alix Ohlin**.



Douze ans. De Kigali en 1994 à Montréal en 2006, en passant par New York, Hollywood, Edimbourg ou une communauté inuite au fin fond de la région arctique, les personnages d'*Inside*, premier livre traduit en français de la romancière canadienne Alix Ohlin, mettent du temps à se perdre et à se trouver. Des voyages d'abord intérieurs ; ce sont ceux qu'il leur faudra entreprendre pour accepter la nature des liens qu'ils tisseront entre eux, la puissance de leur solitude, la tragédie et la douceur des choses.

Il y aura donc Grace, une psychologue de Montréal, divorcée, qui, un jour de ski, tombe sur le corps allongé dans la neige d'un désespéré venant d'attenter à ses jours (*Inside* fait les choses à l'envers, démarrant par le désespoir et s'achevant par la promesse d'un horizon possible). Il y aura aussi Mitch, son ex-mari, également thérapeute, qui ne sait que fuir dès lors que se précise la promesse du bonheur. Il y aura également Anne, une de ses patientes, qui s'installera à New York pour

se réinventer en actrice et y rencontrera l'écho de ce qu'elle fut durant son adolescence, un jeune couple paumé qu'elle finira par héberger et protéger. La fuite, le temps qui creuse les chagrins plus parfois qu'il ne les apaise, les éclipses du désir, la terreur de devoir s'avouer que ce qui était n'est plus (et d'abord l'amour), l'enfance proménée comme un miroir le long des lâchetés du quotidien sont les « figures de style » récurrentes de cette fresque de l'intimité. Alix Ohlin, 40 ans, née à Montréal, vivant et enseignant à Easton (Pennsylvanie) a déjà publié deux romans et deux recueils de nouvelles. Cet *Inside*, roman choral, composé comme une suite de nouvelles sur le principe « marabout de ficelle », poignant et souvent drôle, est éblouissant, maraudant sur les terres du « post-naturalisme » sarcastique d'un Richard Ford ou d'une Lorrie Moore. C'est un *Tourbillon de la vie* où la fureur du monde n'est que l'écho de celle, inavouée et profonde, de chacun des personnages.

OLIVIER MONY

Alix Ohlin

Inside

GALLIMARD

TRADUIT DE L'ANGLAIS (CANADA)

PAR CLÉMENT BAUDE

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 22,50 EUROS ; 370 P.

ISBN : 978-2-07-013794-7

SORTIE : 29 AOÛT



9 782070 137947

22 AOÛT > ROMAN Etats-Unis

Une situation difficile

Avec *Canada* Richard Ford propose un ample roman d'apprentissage dont l'ambiance n'est pas sans rappeler celle d'*Une saison ardente*.



Richard Ford a toujours été un athlète complet. Un prosateur aussi à l'aise dans la nouvelle que dans le roman au long cours. Un écrivain majeur capable d'empoigner les tourments de l'âge adulte, comme il l'a fait avec maestria dans les trois volumes mettant en scène le personnage de Frank Bascombe (*Un week-end dans le Michigan*, *Indépendance* et *L'état des lieux*, Points), ou ceux de l'enfance et de l'adolescence. C'est vers ce territoire-là qu'il revient justement dans *Canada*. Dell, le narrateur, est un garçon de 15 ans dont la seule vraie amie est Berner. Sa sœur jumelle qui ne blague jamais et porte un pantalon de pyjama avec des éléphants. Leur existence à tous deux va être sérieusement infléchie par un hold-up, à Creekmore dans le Dakota du Nord. Hold-up commis par leurs parents, qui va valoir à ces derniers de se retrouver dans des cellules de la prison du comté de Cascade à 37 et 34 ans, après avoir raflé moins de dix mille dollars...

Bev Parsons, le père, est un gars de la campagne d'ascendance irlandaise-écossaise. Un « malin tout sourire », aux manières affables et à l'accent du

SANDRINE ROUDEY/OPALE/OLIVIER



Richard Ford

Sud, qui a piloté des bombardiers, vendu des Oldsmobile neuves puis des Dodge, travaillé dans une agence immobilière proposant à la vente des ranchs et des fermes, ou encore trempé dans un trafic de bœuf volé. Neeva Kempler, la mère, elle, est une petite juive qui a la taille « de Shirley Temple à quinze ans », tient un journal, écrit des poèmes et peut entrer dans des « phases bizarres ».

Les Parsons habitent à Great Falls, dans le Montana. Optimiste et circonspect, Dell joue aux

échecs, observe et s'interroge, cherche à trouver « le moyen d'être normal ». Quand on lui demande ce qu'il veut faire plus tard, il répond : avocat. Il n'a pas oublié quand son père l'emmenait, quelques années plus tôt, au cinéma de Biloxyi, le Trixi, voir les aventures de Tarzan ou de Laurel et Hardy en mangeant des bonbons, du pop-corn et en buvant du Dr Pepper. Adolescent, il lui a fallu composer avec des parents qui couraient au désastre et allaient même franchir la ligne rouge. Des parents qui pourtant n'étaient ni Bonnie & Clyde, ni les Rosenberg...

Les fervents lecteurs de Richard Ford entendront ici des échos d'*Une saison ardente* (L'Olivier, 1991, repris en Points). Un magnifique roman d'apprentissage qui se déroulait également en 1960 dans le Montana et dont le héros était déjà un garçon solitaire de 16 ans. Avec le non moins poignant *Canada*, l'auteur d'*Une mort secrète* (L'Olivier, 1999, repris en Points) signe un mélodrame feutré tout en subtilité. Où il donne son meilleur en collant aux basques de l'attachant Dell qu'une amie de sa mère conduit dans le Saskatchewan afin qu'il échappe à l'orphelinat. AL F.

Richard Ford

Canada

L'OLIVIER

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JOSÉE KAMOUN

TIRAGE : 25 000 EX.

PRIX : 22,50 EUROS ; 480 P.

ISBN : 978-2-8236-0011-7

SORTIE : 22 AOÛT



9 782823 600117

22 AOÛT > ROMAN Etats-Unis

Le labyrinthe de la justice

Lauréate du National Book Award, Louise Erdrich signe un grand roman justicier sur les terres indiennes de ses ancêtres.



« Où est ta mère ? » demande un père à son fils de 13 ans. Les deux viennent de passer un moment à arracher des jeunes pousses d'arbres qui percent entre les planches des fondations du bungalow familial. C'est un dimanche après-midi d'été tranquille dans une réserve objiwé du Dakota du Nord, à la fin des années 1980. Mais cette question anodine enracine dès les premières pages une menace. Cet après-midi-là, Geraldine, la mère de Joe, est violée, et le monde de l'enfant disparaît irrémédiablement. La mère s'enferme dans un silence traumatisé. Le père, mari aimant, juge au tribunal tribal, plonge dans ses dossiers pour essayer de trouver des affaires qui pourraient être reliées à l'agression. Le garçon mène de son côté sa propre enquête, épaulée par quatre amis. Ce début en forme de polar – ce que ce roman est aussi d'une certaine façon – n'est que l'une des dimensions du dernier livre de

Louise Erdrich, *Dans le silence du vent*, qui a obtenu le National Book Award 2012, où, à la différence de ses traditionnelles histoires chorales, le récit est porté par la seule voix de Joe.

L'énigme est autant de savoir « par qui ? » que « où ? » a été commis le crime. De l'identité du violeur (Indien ou non-Indien) et de la scène du crime dépend en effet l'étendue de la compétence tribale et par conséquent le type de justice qui va pouvoir s'appliquer. Or, l'agression a été commise près de la « maison-ronde » (qui donne au roman son titre original *The round house*), un ancien lieu de cérémonie sacré entouré de terrains soumis à des juridictions différentes en fonction des propriétaires.

Dès lors, le roman déploie sa réflexion politique et éthique. Le crime fait basculer Joe dans un tourment conflit intérieur de loyauté filiale, l'adolescent reprochant à son juge de père, qui n'a pas le pouvoir de poursuivre un non-Indien ayant commis un délit sur les terres de la réserve, de ne juger que des affaires sans importance. « Mon père punissait des voleurs de hot-dogs. » Quelle est la frontière entre la justice et la vengeance ? « C'est quoi les Pêchés qui Réclament Justice devant

Dieu ? » demande l'adolescent impuissant au père Travis, le prêtre, ancien marin réformé pour blessure, qui assure que Dieu peut « tirer du bien de toute situation néfaste ». Dans la conscience du jeune garçon, la morale catholique affronte la spiritualité et la sagesse indiennes transmises par le grand-père centenaire Mooshum, qui raconte les légendes de son peuple dans son sommeil.

Roman intense, ramifié, d'une ampleur exceptionnelle, *Dans le silence du vent* ouvre une large fenêtre sur l'histoire des droits civiques et de la souveraineté de la nation indienne. La romancière « sang-mêlée », qui rappelle en postface les statistiques édifiantes concernant les viols et les violences sexuelles subies par les femmes amérindiennes, incarne de façon abrupte et frontale la question de la justice, celles des Dieux et celle des hommes, dans ce personnage complexe qui, le temps d'un été, devient « vieux ».

Louise Erdrich

Dans le silence du vent

ALBIN MICHEL

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ISABELLE REINHAREZ

TIRAGE : 12 000 EX.

PRIX : 22,50 EUROS ; 480 P.

ISBN : 978-2-226-24974-6

SORTIE : 22 AOÛT



9 782226 249746

22 AOÛT > ROMAN Grande-Bretagne

Roman russe



Déjà remarqué avec *Les enfants de Staline* (Belfond 2009, repris en 10/18), l'Anglais Owen Matthews propose cette fois une immersion dans une mégapole où la température peut descendre à vingt-sept degrés au-dessous de zéro et où il faut donc endurer « un temps à faire craquer les tuyaux ». Bienvenue à Moscou, au milieu des années 1990. Une ville, « jamais lasse, toujours en mouvement sous sa couche de peinture, de crasse et d'enseignes publicitaires au néon », qui suinte l'argent sale. Roman Lambert, le héros de Matthews, a un jour décidé de quitter Londres et un travail dans une agence de vente d'espaces publicitaires. A Moscou, il est entré chez Publicitas, boîte de relations publiques dans le centre d'affaires international, et a rapidement commencé à découvrir les multiples possibilités locales. Se rendant pour cela à la fois dans divers établissements de nuit, à l'inauguration d'une

BRUNO KLEIN/LES ESCALES



boutique de mode chic ou à une réunion du Parti national-bolchevique d'Edouard Limonov. Lorsque démarre *Moscou Baylone*, il entreprend de faire le récit de son inquiétant voyage « dans un pays aberrant, une zone de distorsion morale où ne surnage plus que l'apparence d'une civilisation engloutie et vidée de son sens ».

Le lecteur ne va plus lâcher d'une semelle un Roman installé en Russie pour fuir ses mauvais génies. A Moscou, on le sait d'entrée de jeu, il a aimé et tué, et est devenu peu à peu « un homme malade. Un homme méchant. Un homme déplaisant ». Il s'est doté d'une épouse « docile et relativement présentable », d'une Mercedes de seconde main, d'œuvres d'artistes branchés et facilement identifiables...

Rondement mené, *Moscou Baylone*, qui paraît en France en avant-première mondiale, se boit cul sec comme une vodka glacée. Le réveil peut être brutal ! AL. F.

Owen Matthews
Moscou Baylone
LES ESCALES

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR KARINE REIGNIER-GUERRE
TIRAGE : 20 000 EX.
PRIX : 22,50 EUROS / 432 P.
ISBN : 978-2-36569-056-0
SORTIE : 22 AOÛT



29 AOÛT > HISTOIRE Australie

Boucan dans les Balkans

Christopher Clark revient sur les origines de 14-18.



A ceux qui se demandent ce que l'on va commémorer pour le centenaire de la Première Guerre mondiale, Christopher Clark apporte une réponse. Une réponse en forme de question : pourquoi cela est arrivé ? Pour évoquer ce théâtre des opérations où l'irrationnel cède à la raison, il nous entraîne dans les turbulents Balkans avec, en prologue, le massacre du couple royal à Belgrade en 1903 par une centaine de conjurés serbes. Une violence qui va en entraîner d'autres.

On ne songe pas encore à la guerre, mais on la prépare. A Paris, à Berlin, à Vienne, à Londres, à Rome ou à Moscou, les esprits s'agitent et l'historien australien observe la situation et son évolution. L'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand à Sarajevo n'est que le signe de départ de la course au chaos. Chacun s'était déjà préparé à en découdre avant le coup de feu fatal.

Né en 1960, déjà auteur d'une *Histoire de la Prusse* (Perrin, 2009), aujourd'hui professeur à l'université de Cambridge, Christopher Clark opère des coups de sonde judicieux pour tenter de saisir ce qui change dans les relations diplomatiques, les alliances et les intérêts économiques. Il constate la violence qui affleure comme une poussée de fièvre incontrôlée dans une Europe bradant ses valeurs et abandonnant son héritage humaniste.

L'Autriche-Hongrie apparaît comme un empire sans qualités, rongé par les conflits linguistiques, enfer-

mée dans sa « sénilité glacée », comme l'observait Joseph Roth. Pourtant, Sigmund Freud, alors âgé de 58 ans, accueillit la guerre par un « toute ma libido est offerte à l'Autriche-Hongrie ». Le psychanalyste regrettera cet enthousiasme nationaliste qui avait tout de même le mérite de mettre en évidence la part d'inconscient dans le drame qui se jouait. Christopher Clark prend plaisir à raconter. Il explique, certes, mais surtout il montre, par petites touches, les politiciens et les monarques s'agiter au bord du précipice. Il sait qu'une vie d'historien ne suffirait pas à consulter l'ensemble des sources sur le sujet. L'universitaire s'efface donc prudemment devant son récit. La folie des hommes est tellement surprenante que tous les discours seront toujours en deçà des faits. Voilà pourquoi *Les somnambules* raconte une partie d'échecs avec des pièces masquées et des joueurs aveugles !

Le titre renvoie à l'époustouffant roman d'Hermann Broch, publié en 1931, où des personnages pantins, manipulés par on ne sait qui, s'engouffrent dans les guerres, les révolutions et les apocalypses. Comme Broch le Viennois, Clark l'Australien veut nous montrer les coulisses de l'irrationnel, sachant que toute explication définitive est illusoire. Souvenons-nous de l'avertissement de François Furet. « Plus un événement est lourd de conséquences, moins il est possible de le penser à partir des causes. » LAURENT LEMIRE

Christopher Clark
Les somnambules

FLAMMARION

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR MARIE-ANNE DE BÉRU
TIRAGE : 5 500 EX.
PRIX : 25 EUROS / 660 P.
ISBN : 978-2-08-121648-8
SORTIE : 29 AOÛT



5 SEPTEMBRE > PHILOSOPHIE France

Libres, mais de quoi ?

Frédéric Lordon s'attaque aux clichés du libéralisme.



Un conseil. Commencez la lecture par le dernier chapitre. Dans cette conférence, Frédéric Lordon montre tout à la fois la profondeur de sa pensée et son sens de l'humour. Dans ce texte savant et malicieux, il résume sa volonté de voir émerger un « structuralisme des passions » pour en finir avec les clichés néolibéraux. Pour évoquer la crise financière, cet économiste avait publié en 2011 *D'un retournement l'autre* (Seuil, Points. Essais), une pièce de théâtre en quatre actes et en alexandrins ! Et cela connut un beau succès. Cette fois, toujours pour évoquer cette société qui ne tourne pas très rond, il nous propose une réflexion philosophique.

Il faut dire que Frédéric Lordon est spinoziste. Autrement dit, on ne lui la fait pas ! Directeur de recherche au CNRS, collaborateur au *Monde diplomatique*, l'homme sait de quoi il parle, mais il a aussi

des convictions. Il convoque ainsi Foucault ou Bourdieu à la barre des témoins pour rappeler combien l'économie nous égare en pensant qu'elle laisse à chacun le choix de croire ou de penser, alors qu'elle nous enferme dans des codes bien précis d'où la liberté d'agir est minimale.

Son livre est un vrai livre de philosophie – et non pas d'économiste – en ce sens qu'il nous invite à réfléchir sur ce qui nous entoure. On apprécie l'acuité du trait, l'originalité de la démarche et cette manière de résumer la dialectique hégéliano-spinoziste de la pensée critique par une brève de comptoir : « Moi, j'écoute pas les hommes politiques, je me fais mon opinion tout seul, et ça m'empêche pas d'avoir la même opinion que tout le monde, au contraire. »

L. L.

Frédéric Lordon
La société des affects

SEUIL

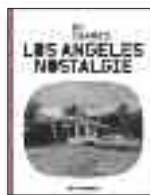
TIRAGE : 5 000 EX.
PRIX : 22 EUROS / 300 P.
ISBN : 978-2-02-111983-1
SORTIE : 5 SEPTEMBRE



RENTRÉE LITTÉRAIRE

28 AOÛT > NOUVELLES Etats-Unis

Melting City



On ne présente plus **Ry Cooder**. L'homme qui a signé la bande originale de *Paris Texas* de Wim Wenders ou lancé le *Buena Vista Social Club*. Un musicien qui a tenu sa première guitare à l'âge de

3 ans. Né en 1947 à Los Angeles, Cooder avait déjà rendu hommage à la cité des anges avec l'album *Chavez Ravine* où il célébrait un quartier mythique de la ville, en haut des collines, derrière Chinatown.

Le voici qui ajoute une corde à son arc en signant *Los Angeles nostalgie*. Un recueil de nouvelles traduit chez 13^e Note éditions où il joue avec les codes du roman noir et parle abondamment de musique. Les histoires du volume se déroulent entre 1940 et 1960. Le héros de la première, Frank St Claire, a 38 ans. Il habite un studio sur Alta Vista Boulevard, dans un immeuble en bois du vieux quartier de Bunker Hill.

Frank travaille pour le *Los Angeles City Directory*. Une publication annuelle qui fournit



VINCENT VALDEZ

les noms, adresses et professions des habitants de la ville, publication où il est payé au tarif de vingt-cinq cents par entrée. Il rencontre des gens, va sonner aux portes. Sympathise avec un chanteur d'opéra italien qui finit mal, croise des Mexicains, des Russes, sillonne Little Tokyo, le quartier japonais. Plus loin, on découvre Ray. Un tailleur fou de jazz et de blues, né d'une mère antillaise et d'un père sicilien. Lequel reçoit la visite d'un T. Bone Walker en route pour la gloire dans sa Lincoln Continental, ou prépare des *zoot suits* pour Johnny l'As de pique Mumford qui n'aura hélas pas le temps de les étrenner...

Membre d'un trio élégant et raffiné qui se produit à La Bamba, le narrateur de « La vida es un sueño » a une chambre avec balcon dans le grand *barrio* d'East Los Angeles, qui surplombe Hollenbeck Park. Fou de cinéma, il ne rate aucun film au Million Dollar sur Broadway. Ry Cooder, lui, nous offre la visite d'une ville énorme et métissée, un vrai dédale de différentes classes sociales qui vaut le détour.

AL. F.



9 782363 740519

5 SEPTEMBRE > HISTOIRE Italie

Cachez ce saint...

L'historien italien **Sergio Luzzatto** explore le monde de Padre Pio.



L'apparition d'un saint n'est jamais innocente dans la société. Elle en révèle toujours quelque chose. Michel de Certeau l'a bien montré dans sa grande étude sur les mystiques aux XVI^e et XVII^e siècles. C'est sur ses traces que s'est engagé Sergio Luzzatto, historien né en

1963, professeur à l'université de Turin et grand amateur de sujets inattendus. On lui doit par exemple un excellent petit livre sur le frère de Robespierre exécuté le même jour que lui (*Bonbon Robespierre*, Arléa, 2010).

Cette fois, il a choisi *Padre Pio*, ce frère capucin du couvent de San Giovanni Rotondo da Foggia, dans la région des Pouilles, qui découvre sur son corps, un jour de septembre 1917, les stigmates du Christ. Cinq marques qui vont changer son destin et troubler une Italie, meurtrie par la violence sociale de l'après-guerre, au moment où monte le fascisme. Sergio Luzzatto ne cherche pas la vérité sur ces stigmates qui disparaissent à la mort du religieux en 1968. Son enquête, agrémentée de nombreuses photographies et documents, est bien plus intéres-

sante. Cet *alter Christ* en dit beaucoup sur la société italienne : une foi populaire contre la richesse vaticane, une proximité spirituelle contre une élite religieuse et politique, des manipulations financières et des exubérances sexuelles. Cette stigmatisation et les guérisons miraculeuses feront l'objet de débats théologiques profonds dans l'Eglise elle-même, Pie XII acceptant Padre Pio, Jean XXIII s'en méfiant, jusqu'à Jean-Paul II qui en fera un saint. Depuis, le capucin est devenu une icône en Italie avec une clientèle internationale et une église dessinée par Renzo Piano.

Le travail de Sergio Luzzatto est passionnant parce qu'il est multiple : il s'applique sur la religion, l'anthropologie et l'histoire. Outre une écriture plus proche de l'enquête que de la thèse – on s'en réjouira –, il dépasse son sujet pour montrer l'Italie de la montée de Mussolini à celle de Berlusconi. Une société laïque, mais corrompue, qui a besoin de saints, mais qui les cache... L. L.

Sergio Luzzatto

Padre Pio. miracles et politique à l'âge laïc

GALLIMARD

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR PIERRE-EMMANUEL DAUZAT

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 30 EUROS ; 544 P.

ISBN : 978-2-07-013630-8

SORTIE : 5 SEPTEMBRE



9 782070 136308

5 SEPTEMBRE > BD France

Danse avec les Martiens

Joann Sfar au scénario et Pénélope Bagieu au dessin accordent leur tempo et mêlent leurs références dans une pochade extraterrestre essentiellement défoulatoire.



Les voilà, les *Stars of the stars* ! L'album ? Certes, mais d'abord ses auteurs. Au scénario, Joann Sfar, le pape touche-à-tout de la nouvelle BD (plus de 150 albums au compteur, dont *Le chat du rabbin* et *Klezmer*), également cinéaste (*Gainsbourg (vie héroïque)*), romancier et même musicien à ses heures. Au dessin, Pénélope Bagieu, la queen des blogueuses, le parangon de la jeune bande dessinée féminine (*Joséphine*, récemment adaptée au cinéma, etc.). Pour la première fois, ils planchent ensemble, mais sans prétention. Il s'agit de faire rire plutôt que de faire œuvre, avec une pochade extraterrestre qui se lit comme une récréation.

A New York, l'école de danse la plus célèbre du monde fait passer des auditions à sept jeunes danseuses venues d'un peu partout, mais ces séances sont en réalité commanditées par des extraterrestres. De très loin dans l'espace, ils prévoient d'atomiser la Terre, qui a le malheur de se trouver sur le tracé de leurs routes commerciales, et donc de contraindre leurs cargos spatiaux à de longs détours. Rien ne leur paraît digne d'être sauvé sur la planète bleue, sauf une



poignée de danseuses car leur « Premier secrétaire des univers connus » est un fou de danse. Comme ces néoMartiens sont pressés, ils se dépêchent de faire décoller l'immeuble de l'école avant de déclencher l'apocalypse. Les jeunes femmes sont parties pour un huis clos en plein espace intersidéral, dont Pénélope Bagieu se délecte à mettre en scène l'hystérie. Joann Sfar a, lui, truffé le scénario de clins d'œil aux débats philosophiques, politiques et religieux qui lui tiennent à cœur. Mais sans s'éloigner de la farce. **FABRICE PIAULT**

Joann Sfar, Pénélope Bagieu
Stars of the stars

GALLIMARD

TIRAGE : 50 000 EX.

PRIX : 14 EUROS ; 48 P. COUL.

ISBN : 978-2-07-064987-7

SORTIE : 5 SEPTEMBRE



9 782070 649877